

JOËLLE HERRY

**POURQUOI
VOULEZ-VOUS
QUE J'OUBLIE MAYOTTE ?**



Joëlle Herry

**Pourquoi voulez-vous que
j'oublie Mayotte?**

Nouvelles



Mayotte,

J'ai oublié les détails, la coiffe de certains cocotiers en ombre chinoise sur le ciel de Mamoudzou, les modulations du muezzin au-dessus des bangas de tôle et des cases de M'tsapéré, la rumeur de l'île qui se prépare à dormir, mais je sais que tu es mêlée au monde, à la vie comme elle va, et ainsi, épurée de l'accidentel, tu ne m'en sembles que plus réelle.

- Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... huit...
Merde! Il en manque un!

Les papayes sommeillaient encore en haut de leur tronc, la terre dans les fourrés à l'ombre avait gardé son odeur de la nuit, une odeur de feuille, d'humidité et de mangues écrasées.

Quelques passagers s'étaient assoupis et s'affaissaient sur leurs voisins dans les virages.

Neuf heures du matin. Heure difficile quand on s'est levé à six, encore plus difficile quand on n'est pas habitué à la chaleur; en fait, une heure qui fait grogner quand on est en vacances. Mais personne ne se plaignait, sauf intérieurement peut-être. Ceux qui ne se répandaient pas sur leurs voisins dans les tournants regardaient par la fenêtre du minibus et commentaient en anglais le paysage; des « nice » se mêlaient aux « hot »; « so hot » on souriait, on s'épongeait le front et le cou, on n'avait même pas l'air de regretter l'absence de climatisation à l'intérieur du véhicule. C'était à la guerre comme à la guerre, et après le confort luxueux du Golden Star, ça faisait presque un agréable contraste. Au moins, on se cognait aux dures conditions climatiques d'un pays et on avait l'impression d'être vivant, ne serait-ce que parce qu'on avait trop chaud et qu'on était trop serré.

Nabil Paulus aussi se sentait vivant, mais c'était seulement parce qu'il avait honte.

Comment, en tant que guide touristique, avait-il pu faire une bourde pareille? Qui au bureau pourrait lui pardonner d'avoir oublié un client sur le bord de la route lors de la dernière pause à Ongojou? Comment était-ce possible?

En quatre ans de métier, ça ne lui était jamais arrivé! Fallait-il le dire tout de suite au chauffeur pour faire demi-tour et retrouver la brebis égarée? Qui était cette brebis d'abord? Un homme ou une femme? Les femmes quittent souvent les groupes pour aller discrètement faire pipi; ce devait être une femme! Il compta: cinq femmes. Autant que ce matin même, à la sortie de l'agence. Ce n'était donc pas une femme. Son regard se porta alors sur les trois hommes et il fit un sérieux effort pour se rappeler la tête de celui qui n'était pas assis à sa place dans le minibus. Était-il marié? Non, sa femme aurait remarqué tout de suite qu'il n'était pas remonté dans le minibus. Un célibataire? Un veuf? Personne n'était vraiment jeune dans le groupe, au contraire!

Il considéra un moment les têtes aux cheveux rares ou décolorés et se rendit compte que la torpeur les avait quittés: ils s'agitaient et parlaient si vite que son anglais, pourtant pas trop mal rôdé, ne lui était d'aucune utilité. Il leur adressa un sourire bienveillant, mais interrogateur.

- My neighbour? lui dit enfin une large femme en ensemble pantalon turquoise, where is my neighbour?

Il fit semblant de ne pas comprendre pour en savoir plus, car il ne se rappelait toujours pas qui avait été le voisin de cette femme:

- Mr Helfin! He is not here!

Mr Helfin, c'était donc lui. Son image lui revint comme un coup de poing. Un gros homme avec un short à étoiles, qui, certainement, n'avait rien d'un elfe en dépit de son nom. À part sa stature, l'homme n'avait rien de remarquable et s'était montré silencieux, maussade même.

Nabil Paulus se tourna vivement vers le chauffeur.

- Il nous en manque un, Anli, il faut faire demi-tour! Reviens à Ongojou. Tiens, regarde là, dans le chemin, tu peux faire la manœuvre!

Anli laissa échapper un gros rire de gorge qui apaisa tout le monde dans le minibus; il fit une marche arrière un peu brusque et mit définitivement les rieurs de son côté. La balade touristique prenait des allures de colonie de vacances avec ses petits déboires et ses rigolades.

On repassa devant les jaquiers mangés de lianes et on arriva très vite à Ongojou, mais il n'y avait personne sur le bord de la route.

- J'y vais! dit Nabil Paulus en faisant coulisser la portière, il a dû aller au village.

Il grimpa à la hâte les marches qui menaient au village, demanda ici et là aux gens étonnés s'ils n'avaient pas vu un grand Américain avec un short à étoiles, mais il n'obtint rien.

- Anli! cria-t-il au chauffeur, viens!

Mais les questions d'Anli, bien que posées en shimaoré, n'eurent pas plus de succès. Ils n'avaient vu personne, à part un gars de la Compagnie des Eaux venu effectuer un nouveau branchement; un Mahorais, pas un Américain.

Le guide et son chauffeur revinrent alors vers la plantation d'ylang-ylang où ils avaient conduit les touristes il n'y avait pas une demi-heure. Ils s'enfoncèrent sous les branches tordues chargées de fleurs, mais ils ne trouvèrent personne. Ils n'allaient quand même pas hurler pour l'appeler : les autres dans le bus commenceraient à s'inquiéter!

- Qu'est-ce qu'on fait? demanda Nabil Paulus au chauffeur.

- Je ne sais pas. On l'attend.

- Mais on ne peut pas! Ces gens-là ont payé cent cinquante dollars pour visiter l'île. On ne peut pas s'arrêter au début du circuit!

- Alors, je ne sais pas.

Nabil Paulus regarda sa montre : 9 h 45. Le circuit comprenait une visite de Sada, un arrêt à N'gouja avec baignade au milieu des tortues puis un rafraîchissement à l'hôtel du Jardin Maoré, un arrêt encore au village de pêcheurs d'Amouro puis on devait être rentré à Mamoudzou pour midi et demi, car le Golden Star appareillait à quatorze heures à destination des Seychelles.

Tous ces horaires lui donnèrent le tournis.

Que faire? Chercher cet homme et gâcher la balade des autres? Par ailleurs, il savait que les gros paquebots de croisière comme le Golden Star n'attendaient jamais un passager en retard. Il appareillerait à l'heure prévue et voilà tout!

La situation était nouvelle pour le guide et passablement inquiétante.

Bon Dieu! Où était passé ce gros homme? Il bou-

dait dans un coin ? Il avait entrepris de visiter l'île à pied ? Il avait eu un malaise et agonisait quelque part dans la brousse ? Nabil Paulus envoya un grand coup de pied dans une motte de terre qui ne lui avait pourtant rien fait, et regarda sa montre à nouveau :

- Je suis dans un beau pétrin !

- Madame Helfin, je vous en prie, il n'y a pas encore de quoi s'alarmer, il n'est que treize heures !

Elle n'arrêtait pas d'aller et venir dans sa cabine, s'asseyait une seconde sur la couchette et se relevait aussitôt. C'était une femme sèche qui avait dépassé la cinquantaine depuis un bon moment, mais qui ne renonçait pas au romantisme de sa jeunesse : ruban dans les cheveux et robes à volants.

- On avait économisé pendant deux ans pour faire cette croisière et maintenant...

Le steward posa sa casquette sur le lit et tenta de se montrer persuasif.

- S'il a eu un contretemps, il pourra toujours prendre une barque pour regagner le bord, ça s'est déjà vu, je vous assure !

- Pourquoi ai-je refusé de l'accompagner à terre ? Je suis sûre que cela ne serait pas arrivé !

- Vous ne vous étiez pas inscrite pour l'excursion, je pense que vous aviez vos raisons.

- Vous avez vu cette île ?

Elle fourragea dans son sac et en sortit un dépliant froissé.

- On y parle de mosquées, de femmes avec des masques, même pas un musée ou un centre commercial correct! Qu'est-ce que j'aurais pu y faire?

- On dit que l'île est belle, qu'elle a, comment dirais-je, gardé un côté sauvage.

- Justement!

Le steward avait fait de son mieux, il tenta de se diriger vers la porte de l'étroite cabine K F45 réservée au couple Helfin.

- Moi aussi, à une certaine époque de ma vie, ce côté sauvage, comme vous dites, m'aurait séduite, mais c'est trop tard!

- Que voulez-vous dire?

Elle agita ses volants :

- L'Afrique, tout ça. ! L'odeur de la terre, des fleurs qui poussent toutes seules, celle des hommes en sueur...

Elle le regarda furtivement.

Le jeune homme était de plus en plus mal à l'aise.

- J'avoue que...

Elle détailla le visage lisse, les yeux clairs... Puis se dégrisant tout à coup :

- Je suppose qu'il est inutile de demander au commandant de retarder le départ?

- Il y a huit cents passagers qui attendent ce départ, mettez-vous à sa place!

- Je suis à la mienne, monsieur, et il est hors de question que je me rende aux Seychelles sans mon mari!

Elle passait de la plainte aux récriminations; le steward passait vraiment un mauvais moment :

- Je vous appelle dès qu'il y a du nouveau madame Helfin, dit-il en se faufilant vers la sortie.

Elle prit son sac à main en paille sur lequel étaient cousues des fleurs séchées et le serra contre elle :

- Conduisez-moi jusqu'au commandant, je vous prie!

Vingt minutes plus tard, elle quittait le bord dans la chaloupe spéciale du commandant qui la déposa avec sa valise et celle de son mari sur le quai de Mamoudzou.

L'embarcation fit demi-tour aussitôt : déjà on entendait gronder les moteurs du Golden Star qui s'appêtait à appareiller.

Il faisait sombre dans la pièce. Pas même une fenêtre pour l'éclairer, et la lumière qui venait de la porte laissée ouverte semblait être tamisée par de lourds feuillages.

Où était-il? Et chez qui?

Il essaya de bouger sur le lit de cordes, mais ses cervicales lui faisaient un mal atroce. Tout ça pour une fleur, se dit-il, en massant sa nuque douloureuse. Ce guide l'assommait avec ses kilos de fleurs à cueillir pour obtenir des décilitres d'essence d'ylang-ylang; il voulait simplement connaître l'odeur de ces fleurs, sentir leurs pétales jaunes entre ses doigts, et il s'était éloigné du groupe comme un gosse qui ne veut pas être pris en faute. La suite, il s'en souvenait à peine. Il avait glissé, pensait-il, et sa tête avait heurté une pierre ou un rocher. Il avait entendu les portières du minibus claquer mais il n'avait pas eu la force de crier. Ou pas l'envie.

Ensuite, il s'était senti soulevé par des gens qui sentaient fort la sueur et le manioc frit, et on l'avait installé sur ce lit.

Les minutes et les heures passaient à regarder le plafond en palmes de cocotier tressées.

Son sommeil était entrecoupé de réveils douloureux, puis il se replongeait dans le sommeil...

La silhouette d'une femme s'encadra dans la porte de la maison de terre, et vint vers lui, un bol fumant à la main. La femme lui souleva la tête et approcha le bol de ses lèvres : des morceaux de feuilles émietées flottaient à la surface.

- Qu'est-ce que c'est ?

Mais la femme ne parlait ni l'anglais ni le français ; elle lui fit signe de boire et, quand il s'exécuta, son visage s'illumina d'un grand sourire.

Ensuite, elle écarta sa chemise maculée de terre et lui massa doucement les épaules avec de l'huile de coco, puis elle descendit le long du ventre ; ses doigts glissaient sur la chair fatiguée, remontaient pour redescendre à nouveau. Elle fit rouler ses paumes sur le torse de l'homme et lui fit comprendre de se retourner. Alors, elle lui massa longtemps les reins.

On aurait dit qu'elle savait faire taire la douleur et la remplacer par un puits de plaisir. Mr Helfin se laissait manipuler comme un jouet au milieu de l'odeur entêtante de l'huile de coco.

- C'est bon, ça ! lui dit la femme en approchant son visage du sien.

Il s'était peu à peu habitué à l'obscurité et distingua les lèvres épaisses et bien dessinées qui venaient à sa rencontre comme celles d'un poisson gourmand. Quel âge pouvait-elle avoir ? Vingt-cinq ans ? Trente ans ? Guère davantage.

Mrs Susan Helfin s'installa à l'hôtel du Caribou, le seul acceptable selon ses critères, et entreprit de ranger ses vêtements dans l'armoire. Après tout, elle n'allait probablement pas partir le lendemain. Elle nota sur un carnet toutes les démarches à entreprendre : le commissariat de police, d'abord, où elle allait signaler la disparition de son mari, la compagnie aérienne, ensuite, où elle devrait prendre de nouveaux billets pour les États-Unis. Y avait-il seulement dans ce bled un avion qui décollait pour les États-Unis? On verrait bien. Elle mit sur un cintre la robe à volants bleus et enfila un tee-shirt et un short de coton blanc. La couleur du deuil chez les Africains, pensa-t-elle, avant de se mordre les lèvres d'avoir eu une telle pensée.

Elle descendit dans le salon de l'hôtel et, passant devant un grand miroir, elle fut surprise de son allure juvénile : elle s'envoya un rapide sourire, et sortit dans la lumière de la pleine après-midi.

L'attente au commissariat fut interminable comme elle l'avait prévu, et il n'y avait qu'un banc de bois pour une vingtaine de personnes. Beaucoup de femmes drapées dans des voiles de coton attendaient avec leur progéniture, et on avait l'impression que leur tour ne venait jamais. Susan Helfin se demanda même si elles attendaient d'être reçues ou si elles étaient là pour une autre mystérieuse raison. Au bout d'une heure trente, montre en main (la montre de Mrs Helfin était un tout petit bijou en or que lui avait offert son mari, elle ne savait plus pour quel anniversaire de mariage), enfin elle

fut appelée. Elle parlait mal le français, et ces fonctionnaires avaient un anglais exécrationnel, vraiment! Néanmoins, ils parvinrent à comprendre que son mari n'était pas remonté dans le minibus à Ongojou, et qu'elle avait dû interrompre sa croisière pour tenter de le retrouver.

- Il faut faire une déposition, lui dit le policier avec nonchalance, allez donc voir mon collègue au sous-sol, bureau 4.

Et il lui montra de la main la direction à suivre.

Les couloirs étaient encombrés de pauvres types avec des tee-shirts déchirés et sales. Certains avaient des menottes. Des voleurs?

- Certains, oui, lui répondit-on, les autres sont des clandestins, on va les faire repartir sur Anjouan.

Mais elle ne savait pas où était Anjouan ni ce que ces hommes étaient venus faire ici. Elle frappa à la porte du bureau 4 et se sentit soulagée en constatant que le policier était blanc. Pourtant, quand il eut fini de prendre sa déposition, il ne se montra guère encourageant :

- Demain, nous enverrons des hommes à Ongojou et nous retrouverons probablement votre mari.

- Probablement? Et pourquoi ne partez-vous pas dès maintenant?

Elle imaginait une grande battue avec des hommes en treillis et des chiens qui auraient ratissé au peigne fin les environs du village; elle aurait peut-être dû s'adresser à l'armée...

- Pour le moment, nous n'avons plus de véhicules disponibles. Il faut attendre demain, madame.

Dans la rue, la chaleur était toujours aussi étouffante